

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 novembre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

VII

Ré, fit Loupiat, tu n'en fis ni une ni deux. Tu partis...

—Bien entendu ! Crever de faim à Paris, ou gagner sa vie de l'autre côté de la Manche, impossible d'hésiter...

—Et tu trouvas de l'ouvrage tout de suite ?

—Dès le lendemain de mon arrivée.

—Et tu es resté tout le temps chez les *Englishmen* !

—Comme vous le dites, père Loupiat... D'abord à l'étau pendant deux ans, puis cinq ans à l'ajustage et je passai contremaitre... Il a fallu la mort de Jack Polder, mon patron, pour que je me décide à quitter sa fabrique...

—Étais-tu à Londres même ?

—Non, à Portsmouth...

—N'as-tu donc pas trouvé là-bas une autre position ?

—Si... Trois ou quatre maisons de Plymouth et de Londres avaient entendu parler de moi et me faisaient des offres... Mais je voulais revoir le pays...

—Paris t'attirait, hein, mon gaillard !... fit Loupiat en riant.

—Certes Paris n'est point à dédaigner... répondit René. Mais j'avais un autre motif plus sérieux pour désirer revenir en France...

Le cabaretier remplit les verres.

—A ta santé, garçon ! s'écria-t-il ; puis il ajouta : Je vois ça d'ici... Une affaire d'amour... Est-ce que je me mets le doigt dans l'œil ?

—En plein...

—Bah !... Tu m'étonnes, car enfin tu es jeune encore et bigrement bien bâti... Tu as dû inspirer plus d'un sentiment...

—Des sentiments comme ceux dont vous me parlez, autant en emporte le vent, mais l'amour sérieux m'a toujours fait peur... On est si libre quand on est garçon !... On n'agit qu'à sa fantaisie !... Personne ne vous taquine ! Et puis sait-on si l'on aura la chance de tomber sur une bonne femme ?... Bref je n'ai jamais songé à quitter le célibat... J'aurais pu me marier cependant, car je suis à mon aise...

—Tu as des économies ?...

—En travaillant là-bas pendant dix-neuf ans j'ai amassé quarante mille francs qui ne doivent rien à personne...

—Peste ! c'est une petite fortune... Tu pourrais épouser une brave fille qui t'en apporterait autant, et tu serais presque riche...

—Je sais bien que ça me donnerait le moyen de m'établir à mon compte, et cette perspective n'est point désobligeante... Mais pour le moment je rêve autre chose...

—Quoi donc, fiston ?

—Ah ! c'est une idée drôle, que vous ne comprendrez peut-être pas... Vous penserez que je

suis fou... Mais je n'y peux rien... C'est une monomanie, une toquade, une idée fixe...

—Enfin, dis-la, cette idée...

—Eh ! bien, c'est de retrouver la veuve de mon protecteur Paul Leroyer et ses enfants...

—Je comprends ça parfaitement, attendu que, quoique je vive au milieu de tout ce qu'il y a de pis dans Paris, je n'en suis pas moins un brave homme... Paul Leroyer t'a fait du bien autrefois, tu veux rendre ce bien aujourd'hui à la veuve et aux enfants s'ils en ont besoin, c'est naturel et je t'approuve... Ça ne sera pas difficile de les retrouver, j'imagine...

—Très difficile, au contraire...

—Comment ?

—A mon départ de Paris je vis M^{me} Leroyer, je lui promis de lui écrire et je ne manquai pas de le faire...

—Elle te répondit ?

—Jamais... Au bout de deux ans, comme elle ne me donnait pas signe de vie, je me lassai, je n'écrivis plus, et dix sept ans se passèrent sans

dez-vous à l'un d'eux ici ce soir un brave homme... un commissionnaire.

—Comment as-tu appris ma nouvelle adresse ?...

—On me l'a donnée à votre ancien établissement du canal Saint-Martin...

—Où je n'avais guère réussi... interrompit Loupiat. Ici je n'ai pas à me plaindre... ça marche... mais la clientèle est bien mêlée... ou pour mieux dire elle ne l'est pas du tout... Tous sujets à caution, mes clients...

—Vous n'avez jamais entendu parler de ceux que je cherche ?...

—Non... Après l'exécution de Paul Leroyer on ferma les ateliers... Depuis cette époque je n'ai revu ni la pauvre veuve ni ses mioches... Voilà du reste quinze ans que je suis ici, et je ne mets guère les pieds dans mon ancien quartier... Pourquoi ne t'adresses-tu point à la préfecture de police ?...

—Je l'ai fait.

—Eh bien ?

—Eh bien, on ne m'a pas répondu... Peut-être M^{me} Leroyer est-elle morte, peut-être a-t-elle quitté Paris...

—Peut-être aussi n'a-t-elle pas besoin de toi, ce qui serait fort à souhaiter.

—Oui, mais moi j'ai besoin d'elle... répliqua le mécanicien.

—Tu as besoin d'elle ?... répéta le cabaretier.

—Oui...

—Et pourquoi ?

—Pour lui donner sa part de ma tâche !... Pour réclamer son aide dans l'œuvre de réhabilitation de la mémoire de Paul Leroyer qui a payé de sa tête le crime d'un autre !...

—Alors, positivement, c'est chez toi une conviction que ton ex-patron était innocent ?

—Est-ce que vous l'avez cru coupable, vous ?...

—Dame !... écoute donc... il y avait du pour et du contre... Assurément je doutais d'abord qu'il ait commis le crime, parce que je le connaissais honnête, travailleur, rangé, bon mari et bon père... Quoiqu'il eût fricassé toute sa fortune dans ses inventions de mécaniques, je ne pouvais pas me persuader que la misère avait fait de lui un assassin... et l'assassin de son propre parent... Mais, à la fin, il a bien fallu, comme les juges... comme tout le monde... me rendre à l'évidence...

—Oh ! s'écria René, l'évidence est souvent trompeuse !... Elle l'a été effroyablement ce jour-là !

—C'est ton idée...

—C'est ma certitude... J'affirmerais sur mon honneur que le médecin de campagne assassiné au pont de Neuilly

ne l'a point été par son neveu ! ! !

—Par qui donc, alors ? Il faudrait connaître les vrais coupables...

—Je les connaîtrai...

—Quelle entreprise ! !

—Je la conduirai à bonne fin, et je rendrai l'honneur au nom de Paul Leroyer qui m'a servi de père...

—Si tu en viens à bout, tant mieux ! Tu es un brave cœur et je souhaite sincèrement que tu réussisses !...

—Je réussirai, foi de René Moulin !

—En attendant, vidons une autre fiole...

Loupiat se leva pour aller chercher une seconde bouteille de chablis.

Au moment où il revenait s'asseoir en face du mécanicien, un homme vêtu en commissionnaire



N'avancez pas, rugit ce dernier, ou je vous éventre.—(Page 8, col. 2).

nouvelles... Ces jours derniers, en arrivant à Paris, j'allai droit au logement que la famille habitait rue Saint-Antoine après avoir quitté celui de la place Royale au moment du procès de mon ex-patron... M^{me} Leroyer n'y demeurait plus depuis je ne sais combien d'années, mais le portier se souvenait d'elle et me donna l'adresse qu'elle avait laissée... Je courus à cette adresse, impatient d'embrasser la pauvre femme et les enfants que j'avais fait sauter si souvent sur mes genoux... Une déception m'attendait... La veuve avait encore changé de demeure, mais cette fois sans dire où elle allait... Je perdais la trace...

—Ah ! diable ! Espères-tu la retrouver ?...

—Je n'en désespère pas... J'ai mis en chasse trois individus qui battent Paris de leur côté comme je le bats du mien... J'ai même donné ren-